Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 5

Artikel: In extremis
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211894

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA BIENFAISANCE EN 1801.

Les plaisirs des gens aisés nuisent-ils aux pauvres, ou contribuent-ils à leur bien-être? C'est une question que l'on a souvent débattue. Sans doute les ouvriers, les artisans, depuis la marchande de modes au porteur de chaise inclusivement, gagnent aux plaisirs de ceux qui s'amusent; mais la classe vraiment pauvre, mais ceux dont la seule industrie est de travailler à la terre, et qui manquent d'ouvrage dans cette saison rigoureuse; mais les malades, les vieillards et les enfants qui manquent de secours, qu'ont-ils à espérer des plaisirs fastueux des classes plus fortunées? Ne pourrait-on pas supposer, au contraire, que la jeune demoiselle qui vient d'acheter très cher une garniture, un chapeau, un habit de comédie ou de bal; que le jeune homme qui vient de payer une souscription, un billet de concert ou de théâtre, etc., etc., ne soient plus en fonds pour soulager les malheureux?

La ville de Nyon vient de résoudre cette question: on sait depuis longtemps que la bienfaisance est un plaisir; ici le plaisir devient une bienfaisance; une société où l'on réunit les talents aux plaisirs nous a donné la semaine dernière le charmant spectacle de la comédie nouvelle intitulée: *La petite ville* et du délicieux opéra de *La maison à vendre*. Nous ne blesserons pas la modestie des acteurs par un éloge mérité de leur jeu, mais nous disons qu'ils ont donné une troisième représentation au profit des pauvres de cette ville, qu'elle a rendu trois cents francs et que l'expression de la reconnaissance des infortunés est encore plus douce à entendre que les bravos et les battements de mains.

Des couplets charmants, composés par l'un des acteurs, dont la muse est déjà connue, le G... F... expriment cette vérité mieux que je ne pourrais le faire, aussi je les joins à ma lettre.

Après la première représentation de *La petite ville*, sur l'air: *Femmes voulez-vous éprouver?* c'était pour annoncer la représentation du lendemain au profit des pauvres.

1. Pour peindre le morgue et l'ennui,
Le ton pédant, triste et futile,
Pour cadre on choisit aujourd'hui,
Les murs d'*une petite ville*.
Venez ici, monsieur l'auteur,
Et bientôt vous peindrez, je gage,
L'esprit, la grâce et la candeur,
Sans changer le nom de l'ouvrage.

2. Sachons embellir par des jeux
Notre fugitive existence;
Mais ensuite portons les yeux
Sur les larmes de l'indigence:
Voyez ces tems et ces malheurs,
Du pauvre les besoins terribles.
Prouvons en essuyant ses pleurs,
Que nous sommes encor sensibles

Après la troisième représentation de la même pièce, sur l'air: *Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.*

1. Notre écrivain dans son ouvrage,
A cru peindre avec vérité,
Le mauvais ton, le commérage
De chaque petite cité;
Mais nous rejetons la satyre,
Ici le tableau ne vaut rien;
Car au mal qu'il prétend nous dire,
L'on répond en faisant du bien.

2. A Paris, la magnificence
Orne le théâtre et les jeux.
Ici l'on soutient l'indigence,
L'on vit on faisant des heureux,
Bien content de notre soirée,
Chacun de nous dira demain:
J'aime encore mieux cette journée,
Aujourd'hui le pauvre a du pain.

3. Nous choisîmes la comédie.
Point de drames tristes à mourir!
Au lieu de pleurs de tragédie,
Vos mains en vont faire tarir.
Nous chérissons votre suffrage,
Ah! le métier serait bien doux;
Mais à vous appartient l'hommage,
Le parterre a mieux fait que nous.

(Extrait du *Journal helvétique*.)

In extremis. — Une jeune femme, très jolie, atteinte de maladie incurable et sentant venir sa fin, avait, un jour, l'air très pensif.

— A quoi rêves-tu donc, ma chérie? lui demande une amie.

— Je me regrette.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

6

L'EFFEUILLEUSE

Nouvelle vaudoise par HENRI RENOU

Mais, tout en étant touchée de ces attentions, elle ne se rendait pas dans ces réunions, parce qu'avec le sens droit que nous lui connaissons, elle sentait bien qu'en acceptant elle se trouvait dans une fausse position. Cependant, un dimanche soir que son parrain avait organisé une danse à la *Croix-Blanche*, elle fut tellement pressée par lui qu'elle se décida à y aller. Le digne aubergiste avait un double but en désirant que la jeune fille s'y rendît. D'abord, c'était de voir l'effet que cela produirait sur Abram Cornaz, qui, jusque là, n'avait pas dissimulé la satisfaction que lui causaient les refus de Marguerite, lorsqu'on la sollicitait de prendre part à une réunion du genre de celle qui aurait lieu chez lui. D'un autre côté, il comptait un peu sur la présence de la *belle effeuilleuse* pour attirer les garçons en grand nombre et, par conséquent, pour avoir un bon débit et faire bonne recette. Vous n'avez, sans doute, pas oublié que le brave homme avait conservé une prédilection toute particulière pour les jolies pièces blanches à l'effigie de cette mâle beauté qui, sur nos monnaies, symbolise la Confédération.

Le soir du dimanche en question étant arrivé, trois vigoureux musiciens prirent place dans la grande salle de la *Croix-Blanche*, et l'auberge fut bientôt remplie de danseurs et de buveurs. Les jeunes gens des deux sexes qui étaient venus dans l'intention bien arrêtée de faire une bonne *sautée* s'en donnaient à cœur joie. Quant aux partisans de Bacchus vaudois, ils le fêtaient largement de leur côté. Marguerite, le père et le fils Cornaz étaient aussi venus, mais, à l'inverse de ce qu'on pouvait attendre, le père Cornaz se trouvait dans la salle de danse et le jeune dans une des chambres à boire, où ne siègeaient que quelques patriarches de l'endroit pour qui, depuis de longues années, les émotions de la danse étaient inconnues Antoine, sombre et préoccupé, était attablé devant une bouteille qu'il laissait intacte, lorsqu'il fut rejoint par deux ou trois de ses anciens camarades, assez mauvais drôles, qui se firent un méchant plaisir de l'irriter et d'exciter ce caractère emporté.

— Eh! bien, on dit qu'elle ne veut pas de toi, cette belle effeuilleuse, fit l'un.

— Parbleu! la fine mouche, dit un second, elle sait ce qu'elle fait; elle trouve que c'est plus sûr de s'adresser à la barbe grise.

— C'est donc pourquoi, reprit le premier, elle a dansé avec ton père.

En disant cela, le mauvais drôle savait qu'il mentait effrontément, puisque le père Cornaz s'était borné au rôle de spectateur; mais il fallait bien, pensait-il, ranger un peu les choses.

Le cerveau, déjà ébranlé, du pauvre Antoine ne put résister à ces perfides insinuations. Le fils Cornaz sortit sans dire un mot, les yeux animés par la colère et bien décidé à faire un éclat.

IX

Le lendemain, l'occasion désirée se présenta. En traversant la grande cuisine de la ferme, Antoine aperçut deux pauvres diables à peine couverts de quelques haillons, faisant honneur à la soupe et au pain qu'on venait de leur servir.

Nous croyons avoir dit quelque part que le fils Cornaz avait bon cœur; il donnait volontiers et beaucoup, aussi la présence de mendiants, dans la maison, ne le contrariait pas ordinairement. Mais ce jour-là il cherchait une occasion de blesser l'amour-propre très vif de Marguerite; et comme il savait que la jeune fille avait l'habitude d'accueillir largement les pauvres, il profita de la circonstance pour l'humilier.

— Est-ce mon père qui vous a ordonné de recevoir ces gens-là? demanda-t-il à une des servantes.

Il parlait de manière à être entendu de Marguerite, qui travaillait dans une chambre dont la porte était ouverte sur la cuisine.

— C'est Mademoiselle Marguerite qui les a reçus, répondit avec empressement la servante interrogée, et, en disant cela, elle appuya avec affectation sur le mot: mademoiselle.

— Eh! bien, rappelez-vous une fois pour toute que *Mademoiselle* Marguerite n'a rien à permettre ici, elle est servante comme vous, recueillie par charité, rien de plus, rien de moins.

Après avoir dit ces mots, en élevant la voix, Antoine sortit en tirant avec force la porte après lui, mais sans avoir jeté un regard sur la pauvre effeuilleuse. Celle-ci devint pâle comme une figure de cire, ses mains laissèrent tomber l'ouvrage de lingerie auquel elle travaillait, et un petit tressaillement agita tout son corps, comme si elle eût éprouvé les frissons qu'occasionne un froid intense. Il y avait dans les paroles qu'elle venait d'entendre de la petitesse et de la brutalité. Insensible, en apparence du moins, aux chuchotements et aux rires étouffés qui, de la cuisine, arrivaient à ses oreilles, elle appuya sa tête sur sa main et se laissa aller à de pénibles réflexions. En vain repassait-elle dans sa mémoire ses moindres actions depuis son entrée chez Abram Cornaz, elle n'en trouvait aucune qui justifiât les procédés d'Antoine à son égard. La dureté de ce dernier blessait d'autant plus le cœur de la pauvre enfant, que celle-ci n'avait pu se défendre d'éprouver un sincère intérêt pour le fils de son maître, à la pensée qu'il n'était pas heureux et souffrait de quelque peine soigneusement cachée. Après avoir réfléchi un moment, elle prit une grande résolution: celle de quitter la ferme.

A peine Antoine avait-il prononcé les paroles grossières que nous avons citées plus haut, qu'il les regretta. Il fut sur le point de rentrer pour demander pardon à la jeune fille, mais il n'osa pas. Animé tour à tour des sentiments les plus contraires, il trouvait sa conduite parfaitement juste et, un instant après, il la trouvait odieuse. Son agitation était tellement évidente qu'elle fut aussitôt remarquée par l'oncle Samuel, qui arriva sur ces entrefaites. Aux questions de l'aubergiste, Antoine répondit par un brusque « au revoir », et il s'éloigna à grands pas.

Dès qu'il fut arrivé à la ferme, l'oncle Samuel demanda à voir Marguerite. Sur la réponse qu'on lui fit qu'elle était montée dans sa chambre, il s'y rendit, fort intrigué par l'air singulier qu'il trouvait aux gens de la maison. Il trouva sa filleule tout en larmes, rangeant dans un petit coffret les objets qui lui appartenaient.

En peu de mots, la jeune fille lui conta ce qui était arrivé et lui annonça sa résolution de quitter la ferme. L'oncle Samuel écouta, en souriant, les plaintes de Marguerite, et quand elle eut fini:

— Ne t'inquiète pas, ma chère enfant, j'arrangerai tout pour le mieux; en tout cas, tu sais où aller: il y aura toujours à la *Croix-Blanche* une place pour toi. Je parlerai au cousin Cornaz, et ceux qui ont voulu te faire de la peine pourraient bien s'en mordre les doigts. *(A suivre.)*

(Tous droits réservés.)

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine:

Dimanche 30 ct, en matinée à 2 ¼ h., *Théodore et Cie;* en soirée à 8 h., *La Dame de chez Maxim's* et *Sœur Philomène*, pièce dramatique en 2 actes, tirée du roman des Frères de Goncourt.

Mardi 1er février, *Le Retour*, avec M. R. Dumény, pièce de Bernstein.

Jeudi 3 février, *Denise*, avec Mme Suzanne Desprès, de la Comédie française.

Kursaal. — Spectacles annoncés:

Ce soir, samedi, à 8 ½ h., *Le Petit Café*, 3 actes de fou-rire.

Demain, dimanche, à 2 ½ h. et à 8 ½ h. soir, *Le Secret*, 3 actes de Bernstein.

Lundi et mardi, 8 ½ h. soir, *Denise*, de Victorien Sardou.

Mercredi et jeudi, à 8 ½ h. soir, *Dranem*, le célèbre chansonnier.

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.